

terre. Ils sillonnaient les campagnes toute l'année, et partout bien reçus, choyés, adulés, je ne puis les comparer qu'à des fils de famille revenant sans cesse de lointains voyages, pour qui on tue quotidiennement le veau gras.

— Savez-vous, Madeleine? Il est arrivé un quêteux chez Jean Larouche.

— Pas possible! Allons-y veiller ce soir. hein?

— Attendez à demain; il sera chez mon beau-père. Nous irons. Il paraît qu'il en sait des nouvelles, ah! Seigneur! Pensez donc qu'il a fêté les jours-gras bien plus loin que la ville et qu'il sait tout cela par cœur!

N'est-ce pas la gazette vivante que cet homme dont la conversation est désirée par tout un village, à tel point qu'on se le passe de l'un à l'autre? Ecrivons-nous avec le chansonnier: "Qu'il est heureux, le malheureux!"

N'y a-t-il pas, pour les écrivains de nos jours, sujet de regretter l'empressement que l'on mettait à cette époque à loger, nourrir et faire les yeux doux aux raconteurs ambulants dont nous continuons la lignée?

Un jour, une rumeur se répandit par les paroisses:

— Jean, as-tu entendu parler de ça? Ils disent qu'on va avoir la gazette.

— Ben oui, si l'Anglais ne trouve pas à rédire.

— J pense pas: c'est imprimé.

— Ah! c'est imprimé! A la bonne heure; c'est comme un livre, c'pas?

— Il paraît que non... que non... j'suis pas trop certain mais c'est quelque chose de tout à fait drôle apparemment.

— Et comme de raison, ce qu'on dit dans c'te gazette c'est la pure vérité.

— Beau dommage, puisque c'est imprimé!

— Par exemple, ceux qui voudraient pas la croire la gazette, qu'est-ce qu'on leur ferait?

Ici grand embarras des deux amis qui se séparent en disant:

— J'ai peur que ce soit là une manigance de l'Anglais pour nous mettre dedans. Prenons garde. Faudra en parler au premier quêteux qui passera.

Pour se renseigner sur la gazette imprimée, on s'adressait à la gazette de chair et d'os.

LES HYMNES DE LA PATRIE

C'est qu'on admire le plus dans un peuple c'est sa physionomie intellectuelle, c'est le miroir de son âme où se reflètent ses idées, c'est son verbe qui les exprime, c'est-à-dire sa littérature.

Et n'oublions pas que le verbe humain participe dans une certaine mesure de la puissance du Verbe divin; il n'en est qu'un écho affaibli mais il a quelque chose de sa force créatrice.

Si donc nous voulons devenir un peuple qui commande l'admiration, il faut rendre fort et glorieux ce verbe que nous avons reçu de la France, et qui est à la fois le signe, la marque, et l'aliment de notre vitalité.

O jeunes gens, sans doute vous avez vu quelquefois mourir un homme? Quand sa langue s'est embarrassée, et ne pouvait plus accentuer ses mots, vous avez dit: il n'en a pas pour longtemps; et quand il a perdu tout à fait la parole, vous en avez conclu que le souffle même de la vie allait bientôt lui manquer.

Eh bien! il en est de même d'un peuple. Quand sa langue se paralyse, quand sa mémoire ingrate en oublie les patriotiques accents, quand son verbe ne se fait plus entendre pour célébrer ses gloires et revendiquer ses droits, c'est qu'il est en danger de mort.

Quelles que soient les épreuves de l'avenir, ne faisons pas comme les enfants d'Israël qui, captifs aux bords des fleuves de Babylone, suspendaient leur lyres aux branches des arbres et pleuraient. Chantons plutôt aux étrangers les hymnes de la patrie, racontons-en les glorieuses histoires, et apprenons-leur à respecter le sang qui coule dans nos veines, et la langue que la Providence nous a donnée pour manifester nos sentiments et nos pensées.

HON. A. ROUTHIER.

PROCES D'AUTREFOIS

On rapporte sur le curé Ménage, mort à Deschambault en janvier 1773, une anecdote qui fait connaître combien, dans son long ministère, il s'était aguerri, et combien peu il se mettait en peine des jugements des hommes et des démarches faites contre lui. Plusieurs fois il avait averti, re-